

tant de baleines que dans cette baie; elles y sont si nombreuses, que les canots des Russes n'y pouvaient naviguer qu'avec les plus grandes précautions; le vaisseau en fut constamment entouré. Il paraît que les Japonais ne s'occupent pas de la pêche de ces cétacés.

Derrière la baie des Saumons, s'ouvre une grande vallée dont les flancs sont couverts de pins très-hauts; les Japonais en tirent le bois de construction pour leurs maisons et pour leurs navires. Les rivages offrent des huîtres et des écrevisses en abondance. Le poisson y est si commun que les Japonais emploient plus de quatre cents Aïnos à nettoyer et à faire sécher celui qu'ils expédient dans leur pays; les indigènes s'en nourrissent presque uniquement.

Les Aïnos de la partie méridionale de Tchoka ressemblent en tout à ceux d'Ieso; c'est ce qui explique comment le capitaine Van Vries put croire, après avoir visité successivement ces deux îles, qu'elles n'en faisaient qu'une seule. Ce peuple, quoique répandu sur une vaste surface, est peu nombreux; il ne connaît probablement d'autre forme de gouvernement que le patriarcal. L'harmonie et l'égalité la plus parfaite semblent régner dans les familles. « Après avoir resté quelques heures au milieu de l'une d'elles, dit M. de Krusenstern, il nous fut impossible d'en

distinguer le chef, tant les hommes les plus âgés affectaient peu des airs de supériorité envers les autres. Je distribuai donc mes présens également à tout le monde, ce qui parut faire plaisir; et convenir généralement: ensuite on me fit remarquer une petite fille d'environ huit ans que j'avais oubliée; elle reçut aussitôt sa part. Cette union touchante, cette concorde, et la tranquillité que l'on observe parmi ce peuple donne l'idée la plus avantageuse de son caractère. La bonté, la bienveillance même avec laquelle ces Aïnos nous ont accueillis; la joie qui animait tous les visages lorsqu'ils étendaient pour nous des nattes autour du feu; l'empressement qu'ils mirent de leur plein gré à lancer leurs canots à la mer pour nous conduire de nos chaloupes à terre ou pour nous y ramener; enfin leur discrétion extrême, car ils ne demandaient rien et recevaient sans l'examiner ce qu'on leur donnait; toutes ces qualités, dis-je, qu'ils doivent, non à une civilisation perfectionnée, mais à leur heureux naturel, me font regarder les Aïnos comme le meilleur des peuples que j'aie vus. »

« Quelques relations anciennes, surtout celles des Chinois, dépeignent les Aïnos comme des sauvages dont tout le corps est extrêmement velu, et qui ont la barbe si longue, que pour boire ils sont obligés de la soulever. Les navigateurs hol-

landais, et plus tard les Russes, ont dit la même chose. Malgré tant de témoignages, je suis disposé, d'après mes observations, à regarder ce tableau comme chargé. Le jésuite Jérôme de Angelis; le premier Européen qui ait visité Ieso en 1620, ne parle que de la barbe touffue des indigènes; il ne dit rien du corps velu. Cependant il fit un long séjour chez les Aïnos. Certainement il n'eût pas manqué de citer un fait si remarquable. Nous avons examiné la poitrine, les bras et les jambes de plusieurs Aïnos, et nous n'avons pas remarqué qu'ils aient le corps plus velu que beaucoup d'Européens. »

Le 16 mai la *Nadiejeda* fit voile de la baie des Saumons, le soir elle avait doublé le cap Aniva. C'est un grand rocher, dont le sommet est fendu profondément. Il est encore plus remarquable par une chaîne de montagnes qui viennent du nord, et dont il forme l'extrémité sud. On fit ensuite route au nord. La côte était élevée; la neige revêtait encore le sommet des hauteurs. Pendant un calme qui dura une partie de l'après-midi, la mer fut couverte de baleines et de phoques, qui jouaient autour du vaisseau. Le soir un canot se détacha de terre, d'où nous étions éloignés de sept milles. Probablement l'approche de la nuit lui fit rebrousser chemin.

Quand on se trouva devant le cap Tonyn des

Hollandais, M. de Krusenstern envoya un canot à terre pour reconnaître la baie à l'ouest de ce cap. L'officier rapporta qu'il avait trouvé de l'eau douce et du bois tout le long de la côte; dans une vallée voisine, il rencontra plusieurs maisons; la plupart étaient vides, probablement les habitans les avaient quittées pour aller à la pêche dans la baie d'Aniva. Il n'aperçut en tout qu'une demi-douzaine d'hommes, quelques femmes et des enfans, qui ne montrèrent pas la moindre crainte. On l'invita d'entrer dans une maison, dont le maître se prosterna devant lui, et prononça, avec beaucoup de dignité, un discours qui dura plus de dix minutes; ensuite il étendit une natte, et pria l'officier de s'y reposer. Ces Aïnos étaient entièrement vêtus de peaux de phoques, et portaient par-dessous une robe de toile de coton fine, et très-propre. Ils paraissaient plus à leur aise, plus gais et plus libres que ceux que l'on avait rencontrés précédemment. Les femmes semblèrent moins laides que celles que l'on avait déjà vues, du moins leur teint était plus clair. Tous les meubles et les ustensiles de ménage de ces bonnes gens venaient du Japon; tous étaient vernis, même les vases où ils conservent l'eau qu'ils boivent. On supposa qu'indépendamment de la pêche du poisson, ils s'occupent aussi de celle des phoques, dont ils vendent l'huile et les peaux aux Japonais.

Sans doute ils portent ces objets par terre à Aniva.

On continua de suivre la côte jusqu'à la baie de Patience. Le temps était brumeux, froid et désagréable. On observa dans plusieurs endroits des ouvertures qui sont sans doute des anses, et les embouchures des vallées qui séparent les hauteurs. Le pays offrait un aspect bien plus agréable que toutes les terres que l'on avait vues depuis le Japon. Des falaises blanc hesadossées à des montagnes de figures très-variées et tapissées de la plus belle verdure, des vallées bien boisées donnaient l'idée la plus favorable de ce canton de Tchoka.

Plus avant dans l'intérieur plusieurs rangées de montagnes se prolongeaient du nord au sud. La plus éloignée, qui doit être celle du centre de la partie méridionale de Tchoka, est d'une hauteur considérable. La neige la couvrait entièrement, et les nuages en cachaient les cimes.

Le climat n'était nullement en harmonie avec la beauté du coup-d'œil dont on jouissait. Le 21 mai au soir il tomba de la neige, et le thermomètre de Réaumur descendit à zéro. Quoique, d'après les cartes hollandaises, on eût déjà dû avoir atteint le parallèle du fond de la baie de Patience, cependant on ne le découvrait pas. D'ailleurs, la terre était entourée d'une brume épaisse. Le 22, après avoir doublé une pointe, située par

48° 52' nord, et 216° 58' à l'ouest de Greenwich, et que l'on nomma cap Seïmonov, on eut enfin connaissance, au nord-est, d'une terre hérissée de hautes montagnes couvertes de neige; et l'on supposa que l'on approchait de l'extrémité de la baie. Les sondes commencèrent à diminuer un peu. « Comme l'on n'apercevait encore aucune terre dans le fond, dit M. de Krusenstern, je ne renonçai pas à l'espérance d'y trouver un passage, étant presque sûr que le capitaine Van-Vries n'avait pas exploré toute l'étendue de la baie; sa latitude et ses sondes fautives me semblaient le prouver suffisamment. Je fus bientôt détrompé. A deux heures après-midi nous vîmes au nord une terre basse et une côte plate couverte d'arbres qui tournait vers l'est; et au-delà des montagnes neigeuses. J'approchai jusqu'à cinq milles de terre, où je n'eus plus que huit brasses d'eau; le fond était de vase. Beaucoup d'arbres flottans, et la diminution de la salure de la mer, indiquaient l'embouchure d'un grand fleuve. Désirant d'en déterminer la position, nous fîmes le tour de la baie. En naviguant vers l'est, nous découvrîmes deux embouchures. La plus septentrionale, qui est la plus grande, reçut le nom de *Néva*. Elle est par 49° 14' nord, et 216° 58' ouest. A sept heures du soir nous eûmes connaissance de la côte orientale, qui paraissait se diriger ensuite au sud.

• Nous étions le 23 à quatre milles environ de la terre la plus proche. Nous n'avions découvert dans toute cette partie de Tchoka aucune trace d'habitation. Le vent avait graduellement faibli, et l'on avait laissé tomber l'ancre. Comme le calme semblait devoir durer toute la journée, un canot fut envoyé à la côte orientale de la baie. Il revint à cinq heures du soir, au moment où l'on mettait à la voile par un vent de nord-est. L'officier rapporta qu'il avait trouvé l'embouchure d'une rivière qui n'avait que soixante-dix pieds de largeur, et sept pieds de profondeur. Il la remonta à cinq milles. Elle était très-poissonneuse. Les bois qui bordaient ses rives abondaient en gibier. Il ne rencontra aucune maison; mais près de la rivière on reconnaissait que dans quelques endroits l'on avait fait du feu. Ayant aperçu trois Aïnos, il leur fit signe d'approcher. Ils s'éloignèrent dès qu'ils l'eurent découvert. Le terrain était couvert sur divers points de cinq à six pieds de bourbe, et ailleurs d'une terre grasse et noire. Les arbres étaient rabougris. C'étaient presque généralement des pins. Les autres commençaient à peine à pousser. La neige n'était pas entièrement fondue. Aucune anse n'offrait d'ailleurs un mouillage sûr.

Le temps continuant à être très-brumeux, le baromètre étant beaucoup descendu depuis le matin, et le vent étant favorable pour sortir de

la baie, M. de Krusenstern abandonna le projet de pénétrer plus avant à l'est, et de relever toute la partie orientale de la baie, parce que la position du cap Patience et des écueils qui en sont voisins avait été déterminée avec précision par les Hollandais en 1643. On fit donc route au sud.

Le lendemain à midi, on vit les rochers dangereux qui entourent Robben Eylan au sud du cap Patience, et sur lesquels les vagues brisaient; des récifs se présentaient de différens côtés, quelques-uns se prolongeaient sous des glaces dont la mer était couverte au nord; les jours suivans, on vit encore de la glace; comme on devait s'attendre à en rencontrer davantage en naviguant au nord, M. de Krusenstern résolut de suspendre pour le moment la reconnaissance ultérieure de Tchoka, et de gagner sans délai le Kamtchatka où M. de Resanov désirait d'arriver le plutôt possible. En conséquence, après avoir doublé toutes les glaces, il fit voile pour les Kouriles.

Des tempêtes successives retardèrent sa marche. Enfin le 1^{er} juin, il réussit à couper la chaîne des Kouriles entre Onekotan et Karamokotan. Le 3 il eut connaissance du cap Lopatka, et le 5 il laissa tomber l'ancre dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul. L'ambassadeur débarqua avec toute sa suite: il partit bientôt après pour Kodiak sur un navire de

la compagnie d'Amérique. Le docteur Langsdorf le suivit.

M. de Krusenstern ayant ravitaillé son vaisseau, et pris congé de M. Kochelev qui était venu exprès de Nijnei Kamtchask pour lui rendre tous les services qui dépendaient de lui, mit à la voile le 2 juillet. Il coupa de nouveau la chaîne des Kouriles le 11, par un canal différent de celui qu'il avait traversé en allant au Kamtchatka; il est entre Matoua et Rachoua, il a seize milles de largeur et n'offre aucun danger; comme il n'avait pas encore de nom particulier, il reçut celui de *détroit de la Nadjeda*. La brume qui s'était dissipée pendant quelques heures, comme pour laisser trouver ce passage, s'épaissit de nouveau; on eut ensuite des alternatives d'éclaircis et de brouillards; le 15 le vent qui avait soufflé grand frais de l'est, puis du sud-ouest et du nord-ouest, redoubla de force, le ciel se couvrit, la pluie tomba par torrens, il fallut serrer une partie des voiles; à midi la tempête éclata; elle fut dans sa plus grande violence à cinq heures du soir, elle déchira plusieurs voiles. Durant cette tourmente, le vent passa au nord-est, puis graduellement au nord et au nord-ouest; il se calma peu-à-peu; le lendemain le temps fut très-beau. Après quelques heures de calme, le vent sauta au sud, l'on en profita pour naviguer à toutes voiles vers la terre. On la découvrit à

huit heures du soir au coucher du soleil. Comme dans la précédente campagne, on n'avait pas vu la pointe méridionale du cap Patience bien distinctement, on alla la reconnaître.

Le 19 on put recommencer à explorer la côte de Tchoka, et l'on fit route au nord; la terre était peu élevée et n'offrait pas d'objet remarquable; en avançant, on aperçut dans l'intérieur plusieurs rangées de montagnes, la plupart très-hautes. Les rivages étaient escarpés et de couleur blanche. Les points de vue étaient plus agréables que ceux qu'on avait contemplés à la partie méridionale de Tchoka et aux Kouriles; car la verdure tapissait les collines, on distinguait des arbres, à la vérité assez petits, et sur le bord de la mer des buissons: on remarquait des vallées dans lesquelles des ruisseaux coulaient vers l'océan, mais on ne découvrait pas le moindre vestige de créature humaine.

On arriva le 28 vis-à-vis l'extrémité de la partie montagneuse de Tchoka; elle est marquée par un cap auquel M. de Krusenstern donna le nom de Delisle de la Croyère, en mémoire d'un astronome français qui avait accompagné Tchirikov dans son voyage à la côte nord-ouest d'Amérique en 1741, et qui mourut dans cette expédition. A l'exception de deux collines de médiocre grandeur qui s'étendent au nord à une petite distance du cap

Delisle, on ne voit plus au-delà ni montagnes, ni terre haute. Toute la côte est unie et couverte de forêts. La Pérouse observa aussi dans sa reconnaissance de la côte occidentale de Tchoka, que sous le parallèle du 51° degré, il n'avait vu que des dunes. « Si l'on fait réflexion, ajoute M. de Krusenstern que Tchoka n'a pas ici plus de cinquante milles de largeur, de l'est à l'ouest, on concevra aisément qu'entre les 51° et 52° degrés, il ne doit se trouver dans toute cette contrée que des monticules de sable. »

M. de Krusenstern avait espéré de découvrir dans la côte qu'il prolongeait une ouverture qui séparait Tchoka en deux parties; cette idée ne se réalisa pas, en deux jours il avait reconnu sur une étendue de près de quatre-vingts milles cette terre inhabitée. Le temps qui était très-beau, lui avait heureusement permis de la rallier de près. Le 2 août, après quelques alternatives de brumes, on se trouva tout-à-coup transporté dans une région nouvelle. Au lieu d'une côte plate et sablonneuse, le long de laquelle on courait depuis plus de quinze jours, on vit une terre haute et montagneuse, coupée par quelques ouvertures; le rivage était généralement escarpé, et en plusieurs endroits composé de rochers qui ressemblaient à la craie. Un grand cap que l'on avait au nord-ouest fut nommé *cap Læwenstern*, d'après le troisième

lieutenant de la *Nadiejeda*. Sa latitude est de 54° 5' nord et sa longitude de 216° 47' ouest : un gros rocher est situé au large de ce cap. Au sud s'ouvrait une vallée riante environnée en partie de hautes montagnes; on supposa qu'une rivière y avait son embouchure. On découvrit deux maisons dans cette belle vallée; c'étaient les premières que l'on apercevait depuis que l'on suivait la côte orientale de Tchoka. A quelque distance de là on distinguait un enfoncement entre deux pointes liées entre elles par une terre basse. On perdait ainsi, à mesure que l'on avançait, l'espoir de rencontrer un port.

Au nord du cap Læwenstern, jusqu'à l'extrémité de l'île, l'aspect de Tchoka redevient triste : nulle trace de végétation; partout une masse presque uniforme de granit noir tacheté de blanc frappe les regards; c'est ce que plusieurs navigateurs ont désigné par le nom de côte de fer.

Enfin le 8 août à dix heures du matin, on eut connaissance du cap septentrional de Tchoka, objet des vœux ardents des navigateurs russes. Bientôt le ciel se couvrit de nuages, il tomba des torrens de pluies, et l'on perdit entièrement la terre de vue, quoique l'on n'en fût éloigné que de trois milles. « Nous étions alors, dit M. de Krusenstern sur cinquante-cinq brasses, fond de sable. Nous remarquâmes un grand changement dans

la couleur de l'eau, elle était d'un jaune sale ; M. Horner la trouva de huit grains plus légère que celle qu'il avait pesée la veille. On ne pouvait attribuer la cause de ces phénomènes qu'au fleuve Amour dont l'embouchure se trouve à peu près à un degré et demi plus au sud. A une heure après midi, le ciel s'éclaircit ; mais il redevint sombre et nébuleux pendant que nous doublions le cap septentrional de Tchoka. L'on découvrit bientôt une terre haute qui s'étendait à perte de vue dans le sud-ouest, elle paraissait former avec le cap une baie profonde. Ayant remarqué que le courant nous entraînait vers la côte, je m'éloignai pendant la nuit ».

M. de Krusenstern donna aux deux caps qui forment la côte septentrionale de Tchoka, les noms d'*Elisabeth* et de *Marie* en l'honneur de l'épouse et de la mère de son souverain. Le cap Elisabeth qui est par $54^{\circ} 22'$ nord et $217^{\circ} 15'$ ouest, offre une masse de rochers très-haute, qui fait la terminaison d'une chaîne de montagnes ; il est facile à reconnaître par une quantité de cimes aiguës et absolument pelées. Il s'abaisse insensiblement vers la mer. On distingue sur son penchant un piton, et à son extrémité la plus basse, un roc très-élevé qui est environné d'autres plus petits.

Le cap Marie situé par $54^{\circ} 17'$ nord et $217^{\circ} 42'$

ouest, est moins haut que le cap Elisabeth. Il offre l'apparence d'un plateau uni, s'abaisse doucement vers la mer, et se termine par un escarpement d'où un banc de rochers très-dangereux se prolonge au nord-est, et forme des brisans très-forts.

La baie formée par l'enfoncement qui se trouve entre les deux caps, est très-profonde ; la terre qui l'entoure est d'élévation inégale. En s'en approchant, on vit une jolie vallée dans laquelle on compta vingt-sept maisons ; trente-cinq personnes étaient assises sur le rivage ; c'étaient les premiers habitans de Tchoka que l'on apercevait depuis que la *Nadiejeda* avait quitté la baie Patience. Un canot commandé par M. de Løwenstern, fut envoyé à terre ; il aborda au bout d'une demie heure vis-à-vis du village. Trois hommes qui d'après leur habillement avaient l'air de chefs, vinrent à sa rencontre ; ils tenaient chacun à la main, une peau de renard qu'ils agitaient en l'air en criant tous à la fois, et si haut, qu'on les entendait du bord. Cependant les Russes descendirent à terre, et furent embrassés avec la plus grande cordialité, mais les insulaires semblaient vouloir les empêcher d'avancer. Au même instant, tous les autres arrivèrent, et comme ils étaient armés de poignards, et les chefs de sabres, cet accueil parut suspect. M. de Løwenstern se rembarqua

donc aussitôt; il atterrit ensuite dans une autre partie de la baie plus au nord, et trouva derrière une colline peu éloignée un lac qui probablement s'étendait au loin. Quoiqu'il n'eût vu qu'un instant les habitans de cette baie, il reconnut qu'ils étaient d'une race différente des Aïnos; la plupart avaient comme ceux-ci des blouses de peau de phoque; mais les chefs avaient des robes de soie bariolées et d'autres des surtouts de soies de couleurs différentes. On supposa qu'ils étaient des Tartares.

Les environs de la baie qui fut nommée *baie du nord* sont très-agréables; partout le sol est tapissé d'un beau gazon et offre une riche végétation; des sapins magnifiques s'élèvent sur les collines et les montagnes; plusieurs ruisseaux viennent aboutir au lac; on vit un autre petit village près du cap Marie. Plusieurs rennes paissaient sur le rivage.

Dès que M. de Lœwenstern fut de retour à bord, on mit toutes les voiles dehors pour doubler le cap Marie. En s'en approchant, la sonde qui avait augmenté peu-à-peu depuis que l'on était hors de la baie, rapporta tout-à-coup quarante-huit brasses; on était alors à-peu-près à sept milles de la terre. À huit heures du soir, le gouvernail refusant le service quoique le vent fût favorable, et soufflât bon frais, on reconnut que la cause en était due

à un courant très-fort, qui vers deux heures changea totalement de direction, sa rapidité était de deux milles à l'heure; elle augmenta pendant la nuit.

Le 11 le vent souffla grand frais du sud-est avec une pluie continuelle; le soleil ne se montra pas un seul instant. Ce mauvais temps força de louvoyer dans le canal qui sépare Tchoka de la Tartarie dont on ne distinguait pas les côtes. On ne pouvait refouler le courant; on vit une baie bien abritée, mais peu profonde, qui se trouvait derrière un cap que l'on nomma *cap Horner*. Il est au sud du cap Marie.

Les expériences qui furent faites sur la pesanteur spécifique de l'eau pendant que l'on naviguait dans le canal, prouvèrent que l'on approchait de plus en plus de l'embouchure du fleuve Amour.

La côte du nord-ouest de Tchoka continuait à offrir un aspect plus agréable que celle du sud-ouest. Des montagnes couvertes de bois jusqu'à leur sommet sont entrecoupées de vallées, où l'herbe touffue indique un sol très-favorable à la culture. Le rivage, escarpé presque partout et généralement de couleur jaune, ressemble à un mur élevé par l'art pour entourer le pays; il est interrompu en quelques endroits par des terres basses, où sont ordinairement des maisons ou au moins des indices d'habitations voisines, tels que